

## Guy Charmot

Pendant la campagne d'Italie, le bataillon de marche n° 4 perdit près de quatre cents hommes, tués ou blessés, soit la moitié de son effectif. Les combats étaient sans merci, les Allemands préféraient mourir plutôt que de reculer. Dans sa Jeep, qu'il avait baptisée *Abéché* en souvenir de son passage dans cette ville du Tchad, le médecin Guy Charmot allait aux avant-postes chercher les blessés. Il finissait à pied, courbé en deux, les balles sifflant au-dessus de sa tête, les obus explosant tout autour. Il ne fit pas dix bandages pendant tous ces mois. Il n'avait pas le temps. Sous la mitraille, il sortait l'ampoule de morphine auto-injectable que possédait chaque soldat, lui administrait la dose et procédait aux premiers soins, stoppait l'hémorragie ou pansait grossièrement une plaie. S'il était isolé et capable de bouger, le blessé était ramené jusqu'à la Jeep. Moussa Diallo, l'intrépide chauffeur, le conduisait au poste de secours où un médecin-chef le prenait en charge. Si l'homme était trop mal en point ou s'il y avait trop de gens dont il fallait s'occuper, il appelait par talkie-walkie les brancardiers ou les infirmiers qui venaient à la rescousse, tandis qu'il continuait d'avancer vers un autre gémississement, un autre appel au secours. Dans les Apennins, il resta ainsi trois jours et deux nuits sans dormir. Dans son bataillon, les deux tiers des blessés qu'il soignait étaient des soldats coloniens.

Un capitaine, un gars de Bouillon dans la Manche, il s'appelait Jean-Louis Painchaud, lui dit un jour : « Vous savez, toubib, il en faut de la mitraille pour tuer un homme. » Quelques minutes après, le médecin le retrouva crachant le sang après avoir reçu

une balle, une seule, en plein poumon. Le blessé lui demanda à boire mais ne put avaler l'eau et la rejeta en toussant. Les deux hommes avaient fait un poker ensemble peu auparavant. Guy Charmot perdait quand il se refit sur un coup magistral. Le Normand n'avait pas assez d'argent. Il sortit de table en disant que, s'il devait y rester, le vainqueur n'aurait qu'à s'adresser à sa femme. Il mourut dans l'ambulance, avec sa dette que le médecin ne réclama évidemment jamais à la veuve. Guy Charmot dut aussi amputer sur le champ de bataille un jeune garçon qui avait eu les deux jambes arrachées par un obus antichar. Il détacha les derniers lambeaux de chair qui retenaient encore un des membres, aussi délicatement qu'il le put, avec des ciseaux. Mais le gamin succomba dans ses bras sans avoir pu dire un mot. Plus tard, le médecin se redressa, appuyé contre un arbre, le temps de respirer. La balle d'un sniper frappa le tronc à côté de sa tête, lui rappelant que son statut médical ne l'immunisait pas contre la mort. Une autre fois, une compagnie reçut l'ordre d'attaquer une position. L'officier jugea la chose impossible mais partit en tête, pour galvaniser ses hommes. Il fut touché. Guy Charmot le rejoignit et lui mit le bras en écharpe. L'estropié refusa d'être évacué et continua ainsi, les hommes à sa suite. Ils prirent la position mais Guy Charmot eut encore bien de l'ouvrage ce jour-là. À Montefiascone, dans le nord de l'Italie, ce fut pire encore. On se battit maison par maison. Un Allemand lança à un officier français qui était à portée de voix : « L'Italie n'est pas un voyage. » Douce ironie d'un homme qui se savait condamné au dernier séjour. Dans les rues ravagées, sans ligne de front, où l'ennemi pouvait se cacher partout, Guy Charmot alla chercher les blessés toute la nuit, son colt à la main, la sécurité enlevée, le chien relevé, le doigt sur la détente. Une fois le bourg conquis, on découvrit que ses caves regorgeaient d'un excellent vin blanc. On lui fit honneur. Près du lac de Bolsena, Guy Charmot pensa que cette fois il allait mourir. Une compagnie était bloquée par un char sur une route exposée. Des hommes avaient été blessés et tués par sa mitrailleuse. Ceux qui avaient tenté de se porter à leur secours avaient été touchés à leur tour. Le médecin fut

appelé. Il avança vers l'endroit. Il n'avait pas le choix, dans le sens de deux hypothèses qu'on soupèse : y aller ou ne pas y aller. Un homme était blessé et il était médecin. Cela ôtait toute idée d'alternative. Lui, l'athée, se surprit à psalmodier une prière de son enfance tandis qu'il marchait vers les balles. En même temps, la certitude qu'il ne reviendrait pas lui procurait une grande sérénité. Quand il arriva à découvert, il n'essuya aucun tir. Le char avait décroché.

En Tunisie, quelques mois plus tôt, Guy Charmot avait découvert qu'il avait du courage, presque par hasard. En mai 1943, son unité se trouvait dans le Djebel Takrouna où s'était retranché l'Afrika Korps pour son dernier baroud. Le médecin accompagna les officiers qui repéraient les lieux avant l'assaut. On se retrouva sur un plateau, avec des jumelles. Soudain l'air se remplit du sifflement des balles. Les autres hommes s'étaient immédiatement couchés tandis que lui restait debout, fasciné par cette musique qui sonnait à ses oreilles. Jusqu'au moment où son officier supérieur, Henri Bourgeois, le ramena à la réalité. « Toubib, espèce de con ! Voulez-vous vous coucher ! Vous allez vous faire descendre pour rien ! » Plus tard lors de la bataille, un obus tomba à ses côtés, heureusement sans exploser. Il ne sursauta même pas. Ce jour-là, le bataillon eut 120 morts ou blessés qu'il fallut aller chercher. Guy Charmot subissait son vrai baptême du feu, en même temps qu'il expérimentait cette qualité qu'il ne se connaissait pas : la bravoure. Cela lui fit un bien fou, lui donna une valeur, lui qui souffrait de complexes d'infériorité depuis sa jeunesse. Même dans les pires situations, il n'éprouva aucun effroi, même pas de frisson. Il allait au-delà du danger comme un homme fasciné s'approche d'une maison qui brûle ou un moustique est attiré par une lumière. Quand on lui proposa un poste moins exposé, comme médecin-chef à l'arrière, il refusa.

Assis dans un large fauteuil dans son appartement de Marseille, un chat roux venant se frotter à la jambe de son pantalon, Guy Charmot se souvient de l'intrépidité de ce garçon qui n'avait pas 30 ans. Cette inconscience aurait dû lui être fatale. Miracle qu'il soit encore là, marchant sur deux pieds, le cerveau clair,

avec l'espoir de « faire un centenaire pas trop gâteaux ». Le doyen des Compagnons, ce rescapé de la guerre et de l'âge examine le phénomène avec une curiosité froide, scientifique. Pourquoi cette témérité ? Bien sûr, il y avait les hommes qui appelaient, suppliaient, hurlaient. Il fallait les aider. Mais était-ce seulement cette conscience professionnelle ou cette humanité qui le prenait par la main ? N'y avait-il pas, se demandait le médecin, quelque chose de génétique dans cette capacité physique qui le faisait avancer face aux balles, comme ces Indiens qu'on employait aux États-Unis pour construire des gratte-ciel parce qu'ils ne souffraient pas, disait-on, du vertige ? Existait-il une combinaison quelconque dans la chaîne ADN qui le prémunissait contre la peur comme d'autres sont immunisés contre certaines maladies ? Aujourd'hui, poursuit-il, des chercheurs tentent d'expérimenter cette possibilité sur des souris blanches, disséquant dans leurs comportements l'agressivité, la curiosité, la crainte. En Tunisie, en Italie, il était le scientifique et le cobaye, le scientifique et la souris blanche.

\*

\* \*

Guy Charmot est né le 9 octobre 1914, à Toulon. Claire, sa mère, était issue d'une vieille famille provençale, établie à Manosque. La famille d'Ulysse, son père, était arrivée plus récemment. Un aïeul, un gendarme originaire de la haute vallée du Doubs, s'était installé dans le Sud après l'annexion du comté de Nice, en 1860. Au nom de la France, le militaire chassait les bandits dans le massif de l'Esterel. Fils d'instituteur, Ulysse était inspecteur de l'enregistrement au service des impôts. Il lisait *L'Écho de Paris*, une feuille réputée de droite, mais admirait plus la poésie de Charles Maurras que sa prose. La famille paternelle entretenait un fervent patriotisme. Dans la maison de la grand-mère, à Saint-Cyr-sur-Mer, un grand tableau dans le plus pur style pompier occupait une bonne part du salon : il montrait des soldats marchant derrière un drapeau tricolore.

À 21 ans, Ulysse fut appelé mais réformé pour un souffle cardiaque. Après la déclaration de guerre, en 1914, alors que Claire était enceinte de Guy, il se précipita pour s'engager et fut à nouveau retoqué. Ce fut pour lui une profonde douleur de n'avoir pas combattu. Après l'armistice de 1918, quand la France se mit à béatifier ses poilus, il dut vivre avec cette humiliation. Le tableau dans le salon de sa mère lui était un reproche permanent. Ulysse était un fonctionnaire exemplaire par sa droiture. Ses brillants états de service le conduisirent à Paris, en 1931, au ministère des Finances, au sein d'un service qui traitait l'impôt sur les sociétés. Il tomba sur une affaire de corruption compromettant un ministre en exercice. « Monsieur Charmot, vous allez être nommé directeur du service, lui expliquèrent ses supérieurs. Vous savez ce qu'il vous reste à faire. » Il le savait mais il ne le fit pas, fidèle à ses principes de justice et d'intérêt général. L'affaire fut malgré tout enterrée et lui avec : il fut muté à la perception de Beauvais, le temps de mûrir quelques réflexions sur l'iniquité de ce monde, puis revint dans le Sud, à Draguignan, au moment de la guerre. Mais il en garda la conviction qu'il y avait quelque chose de pourri dans cette III<sup>e</sup> République.

Claire était de santé fragile. Elle souffrait d'une insuffisance cardiaque. Depuis qu'il avait été réformé, Ulysse se pensait également atteint d'une grave maladie de cœur et croyait ses jours comptés. Quand son fils envisagea de devenir médecin, l'hypochondriaque insista pour qu'il fasse ses études dans un cadre militaire. S'il venait à disparaître, l'armée paierait la formation de son rejeton. En 1932, ce dernier fut donc reçu au service de santé des armées à Lyon. Guy rêvait d'aventures, d'ailleurs à l'époque synonyme des colonies. L'oncle Eugène avait été à Dakar et à Brazzaville dans les temps des pionniers français. Un ami de la famille revenait du Gabon et l'abreuvait des récits de son expérience, à cette époque où Albert Schweitzer ouvrait son hôpital à Lambaréné. Le jeune homme voyait des contrées lumineuses, des pays profonds, des villages de brousse, des populations à soigner. Dans la terminologie sèche de l'époque, cela s'appelait « l'assistance médicale indigène ». Tout restait à faire dans ce

domaine. À l'exception de la fièvre jaune qu'on savait désormais traiter, on connaissait si peu les pathologies parasitaires, bactériennes ou virales qui sévissaient sur ce continent. Au bonheur de soigner, s'ajouterait celui de chercher des vaccins, des médicaments.

L'Outre-Mer l'aimait. Ces milliers de kilomètres permettraient peut-être également d'oublier une déception sentimentale. Il s'était épris d'une jeune femme, Édith, une jolie étudiante dont la mère était une amie de Claire. Il fut éconduit avec ménagement : « Guy, ne vous faites pas d'illusions, ma fille ne veut pas se marier. Elle n'a que médecine en tête. » Ces formes mises dans le refus n'atténuèrent en rien le chagrin. Après avoir soutenu sa thèse en 1938, le jeune médecin-lieutenant fut d'abord envoyé à Saint-Avold, un régiment de chasseurs à cheval où la moitié des officiers avait des quartiers de noblesse. Tandis que les Allemands fabriquaient vulgairement les tanks à la chaîne, ici, on s'exerçait plus dignement à l'équitation. Tandis qu'Hitler faisait parader ses troupes dans d'immenses rassemblements, on faisait tourner les chevaux au long d'une bride dans un manège. Le commun des écuries, lui, préparait la guerre en écoutant *Sombreros et mantilles*, la chanson de Rina Ketty, voix de velours sur fond de castagnettes.

*Je revois les grands sombreros  
Et les mantilles,  
J'entends les airs de fandangos  
Et séguedilles,  
Que chantent les señoritas  
Si brunes,  
Quand luit, sur la plaza,  
La lune*

Bref on se préparait, on s'armait moralement. Guy Charmot intégra l'école d'application des troupes coloniales du Pharo, à Marseille. Il se pavanait sur la Canebière, pas peu fier de cet uniforme d'officier des troupes coloniales, de ce képi noir frappé d'une ancre d'or qui faisaient se retourner les jeunes Marseillaises sur son passage. Il attendait qu'on lui désigne un poste en

Afrique-Occidentale française (A-OF). L'affectation était prévue en septembre 1939. La déclaration de guerre chamboula tous les plans. Plus question de quitter la patrie en danger. Il alla voir le colonel, le supplia de surseoir à l'ordre de départ et demanda à être versé dans une unité combattante en France. Il se retrouva à Morhange (Moselle), sur le front de la Sarre, dans un régiment d'artillerie coloniale. L'endroit était considéré par l'état-major comme un point faible de la ligne Maginot, suggérant qu'elle en avait malgré tout quand la propagande la prétendait invulnérable. L'unité devait effectuer des « missions d'action retardatrice » qui entraveraient une improbable percée de l'ennemi. Une feuille de route qui prit une dimension terriblement ironique dans la formidable débandade qui allait suivre. L'ensemble du régiment fut d'ailleurs fait prisonnier.

L'unité comportait un tiers d'officiers d'active et deux tiers d'appelés. Les premiers jouaient les gaillards, faisaient montre d'une confiance absolue, bornés jusqu'à la débilité. La rumeur prétendait que les chars allemands explosaient tout seuls, en raison de la mauvaise qualité de leur essence synthétique. Les appelés, eux, étaient résignés dans ces premières semaines. Ils n'avaient qu'une molle envie de mourir pour leur pays. Ils passaient de longues journées, déçus à côté de leurs canons. L'arrivée de l'hiver aggrava leur déprime. Ils ne pensaient plus qu'à rentrer chez eux, bien au chaud. L'opinion commune, c'était que tout cela n'était qu'un grand bluff, une démonstration de muscles de part et d'autre. Hitler voulait négocier. Un accord allait être conclu et la guerre n'aurait pas lieu. Cette atmosphère morbide, cet ennui pathologique commençaient à contaminer le médecin.

Guy Charmot fut finalement soulagé quand le chef de corps le convoqua. « J'ai reçu l'ordre impératif de vous mettre en route vers Bordeaux ». Il était envoyé en Afrique. Il se dit qu'il serait plus utile à son pays là-bas que dans ce mouvoir des illusions. Il embarqua sur le paquebot *Asie* fin mars-début avril 1940, apprit l'offensive allemande alors qu'il était en mer, sur le trajet entre Dakar et Abidjan. Il se rassura sans peine, rejoignit l'optimisme

général du bord : Hitler allait se casser les dents, la guerre ne serait pas longue. Débarquant en Côte-d'Ivoire, il s'enfonça dans l'Afrique. Assommé par la chaleur moite comme par un philtre d'amour, il restait encore inconscient de l'envoûtement qui opérait, de ce que ce continent l'habiterait désormais pour toujours. Il arriva à Batié, un chef-lieu qui appartient aujourd'hui au Burkina Faso, dans une saturation de couleurs, vert et jaune de la savane, rouge de la latérite. C'était là le pays lobi, un peuple dont il découvrit la culture. Les cases fortifiées, les soukalas, étaient des modèles d'architecture en banco, distantes l'une de l'autre de l'équivalent d'un jet de flèche. Les hommes portaient des scarifications sur le coin de l'œil, comme de larges pattes de canard. Les femmes coquettes avaient les lèvres trouées par des plateaux. Les habitants étaient sous la protection d'un serpent aux vertus magiques. « Surtout, ne tirez pas dessus », avait prévenu d'emblée un des Européens. Guy Charmot trouvait là exactement ce qu'il espérait, une ambiance primitive, au sens d'originel, d'essentiel, une plongée dans l'âme de l'être humain. À 25 ans, il vivait le voyage initiatique dont il rêvait, adolescent, à Toulon.

Il se mit au travail, commença ses recherches sur les trypanosomes, il traquait ces parasites transmis principalement par les insectes, comme la mouche tsé-tsé, vecteur de la maladie du sommeil. Le nouvel arrivant reprenait les travaux de Marcel Orsini<sup>1</sup>, un autre médecin toulonnais, qui attendait de repartir vers Conakry. Ils étaient une poignée de Blancs, tous militaires, un seul étant accompagné de sa femme. Ils étaient là pour soigner, pour administrer la contrée ou recruter des Lobis dans l'armée française, villageois plus ou moins volontaires qu'ils envoyaient ensuite à l'enrôlement à Bobo-Dioulasso. On se retrouvait le soir dans ce qui était pompeusement appelé « le cercle ». Batié n'était relié au monde extérieur que par un émetteur radio, situé dans le bureau de l'administrateur et qui ne servait qu'en cas d'urgence. La nouvelle de la défaite et de la demande d'armistice arriva ainsi

1. Lui-même futur Compagnon de la Libération.

en quelques mots crachotés sur les ondes, avec la soudaineté et la violence d'une gifle. Les hommes se réunirent, indignés, fouaillés dans leur amour-propre par le sentiment du déshonneur. Dans le huis clos de la brousse, entre ces individus sommés de décider, se joua alors, à la lueur des lampes à pétrole, le débat de conscience, les conciliabules qui agitèrent au même moment tout l'Empire. Que faire ? Ceux de Batié réagirent plus qu'ils n'analysèrent, se souvient Guy Charmot. Cela les sauva. « Ceux qui réfléchissaient ne se ralliaient pas. C'était fini. Car la réflexion dictait qu'il n'y avait aucune chance de s'en sortir. » Marcel Orsini se montra le plus véhément, le plus convaincant. Victorin, Brochard, Berruyer et Charmot suivirent immédiatement son point de vue. L'orgueil parla donc contre la raison. Seul un officier s'interrogea et se condamna dès lors à rester. Les autres décidèrent de poursuivre le combat et de passer en Gold Coast (« Côte de l'or », actuel Ghana), la colonie anglaise. Guy Charmot fut envoyé en émissaire. Il traversa la Volta noire, une rivière bouillonnante, emportant un vélo sur la pirogue puis pédala vers le poste le plus proche. Il rencontra un militaire anglais qui fut bien embarrassé et demanda donc à en référer. Le soldat anglais partit à pied vers son supérieur, le bidasse français le suivant en tenant à la main son vélo, sous le soleil de plomb. Le cycliste revint triomphant à Batié : les Anglais acceptaient.

Début juillet, on se mit en route. Se joignirent à l'expédition une demi-douzaine d'autres Européens des postes à l'entour ainsi qu'une cinquantaine de tirailleurs, pour l'essentiel des Mossis et des Bobos. Ces engagés volontaires avaient déjà combattu quand ils étaient stationnés à Djibouti. Ils furent prévenus des aléas d'une telle décision mais tinrent à venir. Pierre Sassou, Ido Bassou, Zegue Traore, trois infirmiers, et Ousman Ouedraogo, l'ordonnance de Guy Charmot, suivirent ainsi le médecin. Ils feront un long bout de chemin à ses côtés. Aujourd'hui encore le vieil homme s'interroge sur la motivation de ces soldats noirs. « Ce n'était pas leur guerre au fond. C'était une histoire d'Européens. Ils auraient pu rester à Batié, certains l'ont fait d'ailleurs ou y sont revenus. Les autres se sont battus avec une formidable

bravoure. » Tous ces hommes traversèrent la frontière, se retrouvèrent à Tamalé d'où ils partirent au sud vers le port de Winneba. D'autres Français étaient rassemblés là, venant de Niamey, Ouagadougou, Bobo-Dioulasso. Mais cela ne faisait que quelques centaines de Français sur les dizaines de milliers qui se trouvaient alors dans les colonies d'Afrique-Occidentale. Ils apprirent en Gold Coast l'appel du général de Gaulle et les pleins pouvoirs votés au maréchal Pétain. Ils rejoignirent le Cameroun en bateau juste après son ralliement, fin août, grâce au culot de Leclerc et d'une poignée d'hommes. Ils avaient profité du flottement qui régnait comme ailleurs dans cette colonie africaine. Le choix, obéir ou désobéir, Pétain ou de Gaulle, dépendait largement de l'attitude du gouverneur et de quelques hommes autour de lui. « Les populations locales étaient tenues en dehors de ces arrangements », rappelle le témoin. Au Gabon, le gouverneur-délégué Masson avait rallié la France libre avant de faire volte-face<sup>1</sup>. Il fallut donc se battre là-bas pour ramener le territoire dans le giron.

Guy Charmot découvrit le feu sur le terrain d'aviation de Libreville où s'étaient retranchées des troupes fidèles à Vichy. Deux hommes furent tués à ses côtés. Il eut un mouvement de recul. Ce fut tout, cette légère hésitation, dictée par la surprise plus que par la peur. Un infirmier noir le secoua : « Ce n'est rien, il y a des blessés là-bas, on va les chercher. » Il passa toute la nuit à opérer. On s'en revint au Cameroun, à Douala où Leclerc réquisitionna tout son monde pour accueillir le général de Gaulle. Il arriva sur un chasseur de sous-marins qui s'amarrera au quai. Un officier de marine voulut emprunter la passerelle. De Gaulle l'écarta fermement pour descendre le premier. Il passa en revue les troupes alignées, eut un mot pour chacun.

— Mon général, je veux être dans une unité combattante, dit Charmot.

— Vous irez là où on vous dira d'aller, répondit de Gaulle.

Malgré cette entame glaciale, Guy Charmot le reconnut d'emblée comme le chef, mais le chef politique, celui qui incarnait

1. Il se suicida finalement.

les idées que le médecin entendait défendre. Au calme, après la guerre, repassant le fil de ces événements qu'il vécut en première ligne, il perçut à quel point ce personnage avait réussi à sauver l'honneur de la France. Contre toute logique, par la seule force de sa volonté, il avait finalement hissé son pays au rang des vainqueurs jusqu'à lui obtenir une place permanente au Conseil de sécurité de l'ONU. Il était le patron incontestablement, le stratège des négociations et des bras de fer. Mais dans ce moment de l'action, celui qui forçait l'admiration du toubib, c'était Leclerc, ce franc-tireur hobereau, cet anarchiste issu de la vieille noblesse patriote et cléricale. Quel contraste entre le militaire à l'emporte-pièce, le meneur d'hommes irascible et le croyant qui servait humblement la messe célébrée tous les matins par un père missionnaire !

Guy Charmot avait intégré le bataillon de marche n° 4 (BM4) dont il resta le médecin de terrain jusqu'à la fin de la guerre, une fidélité exceptionnelle. Outre des soldats qui étaient passés en Gold Coast, la troupe était essentiellement constituée de Camerounais. L'encadrement venait de l'armée régulière ou était recruté parmi les jeunes engagés de Londres. Il y avait ainsi trois normaliens. En cette fin de 1940, ce ramassis disparate ne formait encore qu'un croupion d'armée. Les divisions n'étaient encore que des régiments, les régiments des bataillons et les bataillons des compagnies. Le BM4 entama alors une épique traversée de l'Afrique. Près de quatre mille kilomètres de tape-cul, de Douala jusqu'à Qastina, en Palestine. On passa de la forêt à la savane, de la savane au désert. Comme on manquait de tout, même de chauffeurs, Guy Charmot conduisait un antique camion Bedford sur les pistes. Dans le désert, on roulait la nuit car les moteurs chauffaient trop, par 45 degrés.

On stationna quelque temps au Tchad, au nord de Fort Lamy (N'Djamena), tandis que Leclerc et une colonne menaient son raid sur l'aérodrome de Mourzouk, prélude à l'expédition de Koufra. Le BM4 poursuivit plein est. Guy Charmot découvrit Abéché, fila vers la frontière avec le Soudan, passa El-Fasher puis El-Obeid, un peu avant Khartoum, où il prit le bateau sur le Nil

puis le train jusqu'à Qastina, en Palestine. En arrivant, il fut terrassé par un ictère (jaunisse) et ne participa donc pas à la campagne de Syrie. L'opération reste d'ailleurs à ses yeux une erreur car cette lutte fratricide braqua définitivement les troupes de Vichy contre de Gaulle. En juillet 1941, encore alité à l'hôpital de Jérusalem, il apprit que le BM4 était envoyé en Éthiopie, afin de combattre contre les Italiens. Il s'empressa de les rejoindre. Se battre enfin ! L'unité débarqua à Berbera, en Somalie britannique, et végéta là, officiellement en attendant la fin de la saison des pluies. En fait, les troupes britanniques faisaient tout le travail. Les Anglais ne goûtaient guère cette présence qu'avait imposée de Gaulle, soucieux de ménager les intérêts français dans cette région. Il y avait là les remugles des anciens antagonismes coloniaux, les rancœurs de Fachoda<sup>1</sup>.

Quand ils passèrent finalement la frontière, la bataille était quasiment achevée. On participa à une escarmouche à Gondar où les Italiens ne demandaient qu'à se rendre. Puis on resta bloqué là des semaines. Guy Charmot acheta une jument à un officier italien, Regina, et fit quelques promenades. L'attente était d'autant plus cruelle que d'autres se battaient héroïquement à Bir Hakeim. Mais bon, « vous irez là où on vous dira d'aller », avait prévenu de Gaulle. Il rencontra à cette époque Henry de Monfreid qui vivotait en vendant des aquarelles. Retour au Moyen-Orient. L'ennui se poursuivit au Liban qu'on fortifia au cas où Rommel pousserait jusque-là. On usait d'huile de coude le jour et, le soir, on allait au cinéma, on jouait au bridge ou on allait parader dans un night-club. Enfin, en janvier 1943, une annonce : le régiment était envoyé dans le désert libyen. Ce fut un déchaînement d'enthousiasme. On toucha des uniformes

1. L'expédition française du commandant Marchand avait atteint en juillet 1898 Fachoda au Soudan, sur le Haut-Nil. La place était revendiquée par les Anglais. Un bras de fer diplomatique aboutit au retrait des Français, humiliation qui provoqua une crise politique à Paris. En 1940, son neveu, le colonel Pierre Marchand, aidera le gouverneur Félix Éboué à rallier le Tchad à de Gaulle.

anglais et on partit pour la bagarre. Nouvelle désillusion ! Le BM4 fut cantonné à l'arrière des troupes qui avançaient vers la Tunisie. Guy Charmot, qui avait un pick-up Dodge et deux Austin comme ambulances, traînait son inutilité dans le désert. Même après Bir Hakeim, le médecin garda le sentiment que les Anglais ne prenaient pas les Français libres au sérieux. Et puis le fait de s'être affranchi de l'autorité de son pays, d'avoir refusé l'ordre d'armistice en juin 1940, d'avoir suivi l'appel d'un général félon, restait suspect à certains officiers anglais, la jugulaire au menton. « Le 18 juin restait pour eux la date de la bataille de Waterloo », ironise l'ancien médecin.

Dans un fortin devant lequel on passa, il trouva deux inscriptions, l'une en anglais, l'autre en italien. Elles dataient de l'époque où les deux armées faisaient des allers et retours incessants dans ce coin de sable, au gré des offensives et des contre-offensives. L'inscription en anglais prévenait : « Veuillez laisser ce poste en bon état jusqu'à notre prochain retour. » L'inscription en italien disait la même chose. On se battit enfin en Tunisie, et rudement donc, en ce début du mois de mai 1943. Les pitons étaient enlevés un à un, au prix de lourdes pertes. Dans le Djebel Takrouna, Guy Charmot vint aussi au secours de Raymond Defosse, un officier qui avait été gravement touché, la jambe ouverte par des éclats d'obus, en menant un assaut. C'était un père missionnaire qui avait été professeur de théologie au grand séminaire de Rome. Les trois officiers normaliens lui menaient la vie dure, le soir au bivouac. Joutes verbales épiques entre les athées et le religieux, Dieu au milieu de l'arène. Il tenait tête aux mécréants, rendait argument contre argument, coup pour coup. Bien que non croyant lui aussi, le médecin appréciait la conversation de Defosse, admirait son esprit délié. Ils étaient devenus amis. Ils avaient fait de la spéléologie ensemble dans les montagnes du Liban, armés de leurs seules lampes de poche. Le médecin fut heureux d'apprendre qu'il s'en sortirait.

Après le combat, Guy Charmot accompagna les blessés qui étaient portés par des prisonniers allemands. La colonne d'éclopés dut traverser un passage à découvert d'environ 200 mètres. Elle

se retrouva dans le champ d'un canon automatique Oerlikon qui l'arrosa d'obus de 20 mm. Ce fut un massacre. Les hommes tombaient tandis qu'un officier allemand prisonnier hurlait à ses compatriotes de cesser le tir. Au milieu de l'affolement, alors que les rescapés se collaient au sol, un infirmier tchadien, Behina, se leva et partit avec une gourde à la main dans la zone exposée.

— Où vas-tu ? lui demanda Charmot.

— Il y en a un qui crie qu'il a soif. Je vais lui donner à boire, répondit Behina.

Il ne pouvait que le suivre vers l'endroit où se trouvait celui qui appelait. C'était un Allemand qui avait le bras droit arraché. Ils lui administrèrent de la morphine, le ramenèrent et l'évacuèrent vers l'arrière. Le médecin reçut une citation de l'armée, ce jour-là, qui évoque « son calme souriant sous le feu »... Puis, après quelques mois de cantonnement, on prit le bateau entre Bône et Naples. Les tirailleurs du bataillon avaient été renvoyés dans leurs foyers et remplacés par des Tchadiens, Saras animistes et Adjeraïs musulmans. Ces hommes furent également d'un grand courage. Les snipers de la Wehrmacht, tout à leurs préjugés racistes, avaient pour consigne de tuer les officiers blancs des troupes coloniales, afin de terroriser les soldats noirs qui se retrouvaient sans commandement. Mais cette tactique s'avéra en bien des occasions inutile : même sans chef, les hommes ne flanchaient pas, tenaient leur position. Les pertes du BM4 furent très lourdes pendant la campagne d'Italie. Encore la qualité des chirurgiens américains et l'usage généralisé d'un antibiotique qu'on savait désormais produire en quantité, la pénicilline, permirent-ils de sauver d'innombrables vies.

C'est lors d'un répit entre deux combats que le général de Gaulle fit Guy Charmot Compagnon de la Libération<sup>1</sup>, au cours d'une prise d'armes à Naples. Il en conçut une gêne profonde car il fut le seul du bataillon ce jour-là à recevoir la croix. Bientôt, on abandonna le front italien. On fit route vers Tarente où on embarqua sur le *Durban Castle*, un navire sud-africain. La rumeur

1. Son entrée dans l'ordre ne sera officialisée que le 20 novembre 1944.

circulait qu'on allait vers les Dardanelles. Au large, une vedette rapide rejoignit le bord et apporta dans un sac l'ordre de mission : on allait débarquer en Provence. Ce fut une joie immense que les alertes de sous-marins ne parvinrent pas à réfréner. Le sac contenait également des cartes détaillées de la zone où on allait débarquer, avec l'emplacement des défenses allemandes.

Guy Charmot débarqua à Cavalaire, le 16 août vers minuit, alors que l'orage grondait. Le Provençal fut d'abord saisi par l'odeur des pins. Le reste, les souvenirs, les émotions, arrivèrent immédiatement, portés par cette fragrance. On prit un petit chemin balisé par le génie pour éviter les mines. On s'arrêta à la croix Valmer. Cette nuit-là, le médecin dormit peu. Il se repassa le fil des trois dernières années. Ils avaient eu raison à Batié de refuser l'évidence de la défaite. Il se persuada qu'ils avaient gagné, pas qu'ils allaient gagner – de cela, jure-t-il, il n'eut aucun doute depuis le début –, mais bien qu'ils avaient déjà gagné. La victoire était là. Plus rien ne pouvait arriver. Soixante-dix ans après, le médecin examinait en expert de la dissection, en entomologiste presque, cette certitude de l'époque. Il y avait l'enthousiasme de ce retour sur le sol français, évidemment. Mais il y avait autre chose, quelque chose comme de l'autodéfense. Comme si le cerveau sécrétait une endorphine annihilant le doute et l'idée même de l'échec. C'était, il en était certain, un mécanisme psychologique, une réaction vitale car, si près du but, après tant d'années, la perspective de mourir ou de perdre était devenue intolérable. D'où l'idée reconfortante d'être invincible et invulnérable. Le lendemain, on se mit en route vers Cogolin, puis le massif des Maures. On fit trente kilomètres à pied dans la journée. Un fermier offrit un pastis, puis un second qui se chargea de scier les pattes : les dix derniers kilomètres furent un calvaire. On prit Hyères et ses environs. Des parachutistes allemands s'étaient barricadés dans le Golf hôtel. Les batteries des navires au large firent pleuvoir un déluge sur le bâtiment d'où ne sortirent que quelques survivants. L'assaut s'achevait quand un lieutenant s'écroula à côté de Guy Charmot, mortellement touché par une balle.



À Thouars, une colline au-dessus de Toulon, soixante-dix hommes du bataillon furent mis hors de combat. Le médecin eut fort à faire tandis que le maire de La Vallette proposait obligeamment d'inhumer les morts, « gratuitement », crut-il utile de préciser... Il apprit qu'un blessé avait été trouvé dans une ferme. Il prit une Jeep et rencontra en chemin un soldat de la Wehrmacht qui voulait se rendre. C'était un Polonais qu'il fit monter dans la voiture. On arriva à la ferme. Guy Charmot soignait le blessé quand le fermier se mit à molester le prisonnier. La scène le mit hors de lui et il porta machinalement la main sur son colt, ce qui eut l'heureux effet de calmer le courroux du paysan. « Mais, capitaine, vous ne vous rendez pas compte, ils nous faisaient travailler », plaida le paysan. Ce jour-là, le médecin fut à son tour blessé à la tête et dut se faire poser un pansement. Ainsi enturbanné comme un vizir, il fit son entrée dans sa ville natale, mais les rues étaient vides. Ce fut une déception. Le soir, on se raconta la péripétie qui était arrivée au général Diego Brosset<sup>1</sup>, dont la fougue était bien connue. Il était entré en trombe dans une place, avait avisé des soldats mal rasés et dépennés, les avait tancés de tant de négligence. Il ne comprit pas pourquoi le chauffeur fit demi-tour sur deux roues : c'étaient des soldats allemands qui furent eux-mêmes surpris de cette irruption et restèrent sans réagir.

On resta deux jours à Garde. Guy Charmot en profita pour se rendre à Draguignan où ses parents vivaient à l'hôtel. Il emmena avec lui deux hommes pour garder sa Jeep car des faux résistants volaient les véhicules des militaires. Il découvrit son père dans la rue qui marchait, une gamelle à la main, les épaules voûtées et les traits exténués. Il retrouva également sa mère, très affaiblie après un accident vasculaire cérébral (Claire mourut l'année suivante). Quand il l'avait appris, Ulysse n'avait de prime abord pas approuvé que Guy rallie la France libre. Le fonctionnaire avait

1. Diego Brosset mourut quelques semaines plus tard en Haute-Saône quand sa voiture glissa et tomba dans un torrent. Son chauffeur était le futur acteur Jean-Pierre Aumont.

prêté serment à Pétain, comme tant d'autres. Il l'avait fait au nom de la discipline, du devoir. Entre le père et le fils, une même conception de la rigueur morale avait abouti à deux attitudes diamétralement opposées. C'était ce même débat qui l'avait opposé aux militaires de l'armée d'Afrique du Nord, un an plus tôt. Il se souvenait de cet officier qui les avait rejoints en Italie. Il avait juré de ne jamais servir sous les ordres du général de Gaulle, qui avait désobéi. Les discussions avaient été tendues. Puis l'homme intégra le bataillon et se battit bravement : il mourut au combat. Son père était de la même eau, avec sa définition engoncée, arc-boutée et finalement fautive des principes. Son attitude pendant la guerre n'avait pas été dictée par la lâcheté mais plutôt par ce sens de ce qu'il croyait le juste chemin. À l'heure des retrouvailles, il reconnut que son fils avait eu raison. Il expliqua que la maison que la famille possédait à Beauvais avait été entièrement détruite, nouvelle qui avait provoqué l'AVC de Claire. Après la guerre, alors que les indemnités des ruines donnaient lieu à toutes les spéculations, à tous les coups tordus, Ulysse mit un point d'honneur à déclarer le sinistre au centime près.

L'unité repartit vers le nord. Alors qu'on venait de libérer Villersexel, en Franche-Comté, un homme sortit d'une cave et vint demander un médecin. Sa femme accouchait. Guy Charmot aida à la naissance à la lueur d'une bougie, scène de nativité digne d'un tableau de Georges de la Tour. A Ronchamp, une compagnie dut monter cinq fois à l'assaut d'une position que les Allemands tenaient dans un cimetière. Il fallut soigner au milieu des tombes. En contrebas, une villageoise préparait du café qu'elle allait porter aux soldats sous le feu. Une autre fois, le médecin tenta de venir en aide à un enfant de 6 ans, 7 ans tout au plus, qui eut le ventre déchiqueté par une grenade avec laquelle il jouait.

Partout, les soldats « indigènes » suscitaient dans la population qu'ils libéraient une curiosité de peuplades perdues. Dans une ferme où on s'arrêta prendre un café, des enfants touchèrent la peau de deux infirmiers tchadiens pour savoir s'ils déteignaient. Ils furent généralement bien accueillis. Les habitants se battaient

pour les héberger. Avant l'hiver, ils furent démobilisés. Guy Charmot vit repartir avec émotion ces hommes dont il avait appris la culture et savait reconnaître l'origine à la forme de leurs scarifications. Il n'eut dès lors qu'une hâte : les rejoindre en Afrique. Les troupes coloniales furent remplacées par des gens des maquis. En Provence, peu de candidats rejoignirent l'armée. Mais plus haut, on reçut en revanche de solides renforts, notamment du maquis du Chambaran. Le médecin qui le dirigeait aida Guy Charmot dans sa fonction. À Montceau-les-Mines, des hommes s'engagèrent également, dont beaucoup portaient des noms polonais. Les FFI durent apprendre quelques notions de discipline puis, celles-ci acquises, firent de bons soldats. Leur volonté d'en découdre avec les Allemands disait les souffrances endurées et leur envie de revanche. Dans les Vosges, à la nuit tombée, un de ses anciens maquisards revêtit une blouse blanche et, ainsi camouflé, se glissait à plat ventre dans la neige jusqu'aux lignes allemandes pour tuer des sentinelles. Mais, dans la forêt de l'Illwald, en Alsace, d'autres jeunes recrues furent envoyées trop avant et taillées en pièces par une contre-attaque allemande. C'était leur premier combat.

Après la campagne d'Alsace, alors qu'on croyait rentrer enfin en Allemagne, le bataillon fut envoyé en avril dans les Alpes-Maritimes pour liquider une poche de résistance dans le massif de l'Authion. À l'immense frustration s'ajouta la dureté des combats face à des hommes qui n'avaient plus rien à perdre. Les morts semblèrent particulièrement cruelles alors qu'on savait la guerre à son terminus, la paix bientôt là. Les maisons, les chemins étaient minés. À Breil, la fontaine avait été piégée. Treize hommes qui se désaltéraient furent blessés. Guy Charmot, lui-même, entra dans un fortin abandonné quand il y eut une explosion terrible dont il sortit indemne. Une autre fois, un démineur l'arrêta à temps sur un sentier que traversait un fil relié à des mines. En guise de consolation, de Gaulle avait expliqué que l'objectif de cette mission serait Vienne qu'on atteindrait par le sud. Mais les Américains arrêtaient les Français sitôt entrés en Italie du Nord. Là encore, le médecin comprit que les Alliés ne voulaient pas

laisser la part trop belle aux Français. On finit sur cette frustration. Après quatre ans de combats, les pertes du BM4 s'élevaient à huit cent cinquante tués et blessés. Ce chiffre correspondait peu ou prou à l'effectif de départ. Le commandant Guy Charmot avait passé l'essentiel des combats en première ligne sans avoir jamais tiré un coup de feu. Le jour même de la capitulation allemande, il signa sa demande pour repartir en Afrique. Le directeur du service de santé des troupes coloniales le mit dans un DC3 pour Brazzaville. Il demanda un poste en brousse. Il en avait repéré un joliment appelé « le pays des jumeaux » où il n'y avait qu'un administrateur et un médecin. Cet isolement lui convenait, mieux, il le souhaitait pour se dépouiller l'âme après ces cinq années. Il fut finalement envoyé au Tchad, à Abéché, là où il était passé en 1941. Il retrouva deux anciens de son bataillon qu'il prit aussitôt à son service. Il renoua avec sa guerre interrompue contre le trypanosome et entama des travaux de recherche sur les maladies tropicales.

En 1949, de passage dans le Var, il retrouva son amour déçu d'avant-guerre. Édith avait fini ses études et accepta cette fois d'écouter sa demande en mariage. Elle se déclara prête pour l'Afrique mais pas forcément pour la vie de broussarde. Son mari accepta de passer des concours et ils se retrouvèrent ainsi à Dakar où naquit leur fille Dominique. Dans la ville sénégalaise, en ces années cinquante, les anciens vichystes restaient les maîtres et gardaient des rancunes tenaces. Son avancement fut bridé sans autre raison que ce besoin ranci de punir ceux qui avaient eu raison contre eux. Guy Charmot était en poste à Brazzaville, lors du retour du général de Gaulle au pouvoir en 1958. Des Compagnons lui proposèrent de s'engager aux côtés du revenant. Il aurait ainsi ajouté son nom à la liste des six ministres et quarante-sept députés que fournit l'ordre de la Libération. Gageons que son QI de 140 n'aurait pas dépareillé dans l'hémicycle. Mais il déclina l'offre. Il se sentait plus utile à combattre les maladies tropicales. Il fit encore un séjour à Madagascar en 1965 puis revint en France après la décolonisation. Il continua à s'occuper de médecine tropicale à l'hôpital Bichat, à l'Institut Pasteur et

pour les laboratoires Rhône-Poulenc. Il devint membre de l'académie des sciences d'Outre-Mer. Cette partie de sa vie, la recherche, les trois cents publications scientifiques restent à ses yeux de plus grande valeur que ses cinq ans de guerre. D'ailleurs, il en parla fort peu à sa fille, leur préférant ses souvenirs de médecin africain.

Voilà que la conversation s'achève. Le chat, libéré de la chambre où il avait été finalement enfermé, saute dans le salon pour se venger de sa réclusion. Guy Charmot est debout, sa croix de la Libération épinglée à la veste<sup>1</sup>. On prend congé de l'homme et de sa fille Dominique qui nous a si précieusement aidés. Presque sur le pas de la porte, le vieil homme s'inquiète : « On n'a pas assez parlé du rôle de tous ces Africains qui sont morts pour la France. Je ne sais pas quelles motivations les animaient, pourquoi ils se battaient avec nous, mais ils l'ont fait bravement. Il ne faut pas les oublier. »

---

1. Il a été fait le 1<sup>er</sup> janvier 2014 grand officier de la Légion d'honneur.